

— Hélas ! sire, je devrais l'être, reprit-il d'un ton contrit : et cependant je ne le suis pas.

— Ah !... Et pourquoi cela ?

— Sire, parce que d'abord j'ai trop d'Anglais à mes trousses, et qu'ensuite j'ai à soutenir mon vieux père, qui est presque aveugle, et ma sœur, qui n'est pas encore mariée.

— Mais, monsieur, vous ne faites là que ce qu'un bon fils doit faire. A propos ! que voulez-vous dire avec vos Anglais ? Est-ce que par hasard vous auriez de ces gens-là à nourrir ?

— Non, sire ; mais ce sont eux qui m'ont prêté de l'argent lorsque je n'en avais pas ; je n'ai pu encore le leur rendre. Tous ceux qui ont des dettes appellent aujourd'hui leurs créanciers des Anglais.

— Assez, assez, monsieur, je comprends.... Ah ! vous avez des créanciers !... Comment ! avec vos appointements vous faites des dettes ?... Il suffit ; je ne veux pas avoir plus longtemps près de moi un homme qui a recours à l'or des Anglais, lorsque avec celui que je lui donne il peut vivre honorablement. D'ici à une heure vous recevrez votre démission. Adieu, monsieur.

Et Napoléon, lançant un regard sévère à P***, remonta dans sa chambre à coucher en laissant le jeune homme en proie à un tel état de désespoir que, déterminé à se tuer, déjà il s'était emparé d'un poignçon et allait s'en frapper au cœur, lorsque, fort heureusement pour lui, M. de M***, son collègue, entra dans le cabinet et parvint, non sans peine, à faire rentrer le calme dans l'esprit de son ami. A peine une demi-heure s'était écoulée que le général Lemarrois, aide-de-camp de Napoléon, entra et remit à P*** une lettre cachetée, en lui disant :

— C'est de la part de l'empereur.

P***, ne doutant plus de son malheur, prend la lettre et la donne à M. de M***, incapable qu'il est de pouvoir la lire lui-même. Celui-ci l'ouvre ; elle était ainsi conçue :

« Je voulais vous chasser de mon cabinet, car vous l'avez mérité ; mais j'ai songé à votre vieux père aveugle, m'avez-vous dit, à votre jeune sœur, et je vous ai pardonné à cause d'eux ; et comme ce sont eux surtout qui doivent avoir à souffrir de votre inconduite, je vous envoie, avec un congé pour aujourd'hui seulement, un bon de 10,000 francs que M. Estève (1) a ordre de vous payer à l'instant. Débarrassez-vous avec cette somme, de tous les Anglais qui vous tourmentent, et faites en sorte de ne plus retomber dans leurs griffes, car alors je vous abandonnerais sans retour. »

« NAPOLÉON. »

Un *vive l'empereur !* étourdissant sortit de la bouche de M***. Quand à P***, la joie et le saisissement semblaient lui avoir ôté la parole ; tout en pleurs, il embrassa le général Lemarrois et son collègue, et, partant comme un trait, il alla annoncer à sa famille ce que certaines gens du faubourg Saint-Germain, qui eurent connaissance de ce trait, appelèrent un *nouvel acte de la tyrannie impériale*.

Cependant Napoléon, qui était toujours juste, ne demandait pas mieux que de donner également une gratification à M. de M***, dont il n'avait jamais eu qu'à se louer ; mais comme il ne faisait rien sans but et sans motif, il voulut que

(1) Trésorier de la couronne.

celui-ci lui fournît l'occasion de se montrer généreux envers lui, se ménageant du reste de la lui offrir tout naturellement. Malheureusement M. de M***, qui se trouvait à peu près dans la même position que son collègue, ne sut pas profiter de cette bonne disposition de l'empereur ; elle faillit, au contraire, tourner à son désavantage.

Napoléon, avant tout, voulait être obéi et servi sur-le-champ. Il n'aimait pas que l'on remit au lendemain ce qu'on pouvait faire le jour même, et ce n'était que très-rarement qu'il ajournait un travail. Si ce travail ne lui plaisait pas, il chargeait un de ses secrétaires de le faire et de le lui présenter à jour et à heure fixes ; malheur à lui si cette besogne n'était pas achevée à propos, car il ne haïssait rien tant que la paresse ou l'inaction. Une négligence de ce genre de la part de M. de M*** fit qu'il ne reçut pas la gratification qui lui était réservée. Voici comment : il y avait déjà quelques jours que P*** avait touché ses 10,000 francs. M. de M*** était seul et debout devant la fenêtre du cabinet de Napoléon, lorsque celui-ci entra, prend sur son bureau un cahier et le lui remet en disant :

— Faites-moi une copie de ce rapport, il me la faut ce soir à onze heures.

Puis il sort.

M. de M*** avait pris le cahier et s'apprêtait à le lire sans quitter sa place, lorsque Napoléon, rentrant quelques minutes après, aperçoit son secrétaire toujours debout devant la croisée :

— Que faites-vous encore là, monsieur ? lui dit-il d'un ton sévère ; je parie que vous vous amusez à regarder les femmes qui se promènent sur la terrasse !

Et s'approchant lui-même de la fenêtre :

— J'en étais sûr ! s'écrie-t-il.

En effet, la terrasse du bord de l'eau, alors promenade à la mode, était couverte de jolies femmes qui, chaque jour, venaient à pareille heure faire admirer leur toilette ; mais au lieu de s'excuser, comme il aurait dû le faire, M. de M*** répond :

— C'est vrai, sire, cela m'arrive quelquefois ; cependant je puis assurer à Votre Majesté que, dans ce moment, je réfléchissais à la longueur de ce rapport.

Alors, monsieur, raison de plus pour ne pas badauder.

— Sire, j'avais besoin de me reposer un peu.

— Quand on est las, monsieur, réplique l'empereur presque impatient, on s'assoit. C'est devant votre table que j'aurais dû vous trouver en rentrant, et non devant cette fenêtre.

— Sire, je...

— Assez, monsieur, fit Napoléon en frappant du pied avec vivacité, vous m'avez entendu.

Et il sort précipitamment de son cabinet, sans doute pour n'être pas forcé d'adresser d'autres reproches à ce jeune homme.

Tout cela n'eût été rien encore ; mais la copie du rapport ne s'étant pas trouvée expédiée le soir, comme elle aurait pu l'être, Napoléon n'en témoigna pas de suite son mécontentement à M. de M*** ; mais, plus tard, l'occasion s'étant présentée de lui reprocher la négligence qu'il avait apportée à cette expédition, il ne la laissa pas échapper, et apprit à son secrétaire ce qu'il avait perdu dans cette circonstance.